

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANTON DE LIVAROT

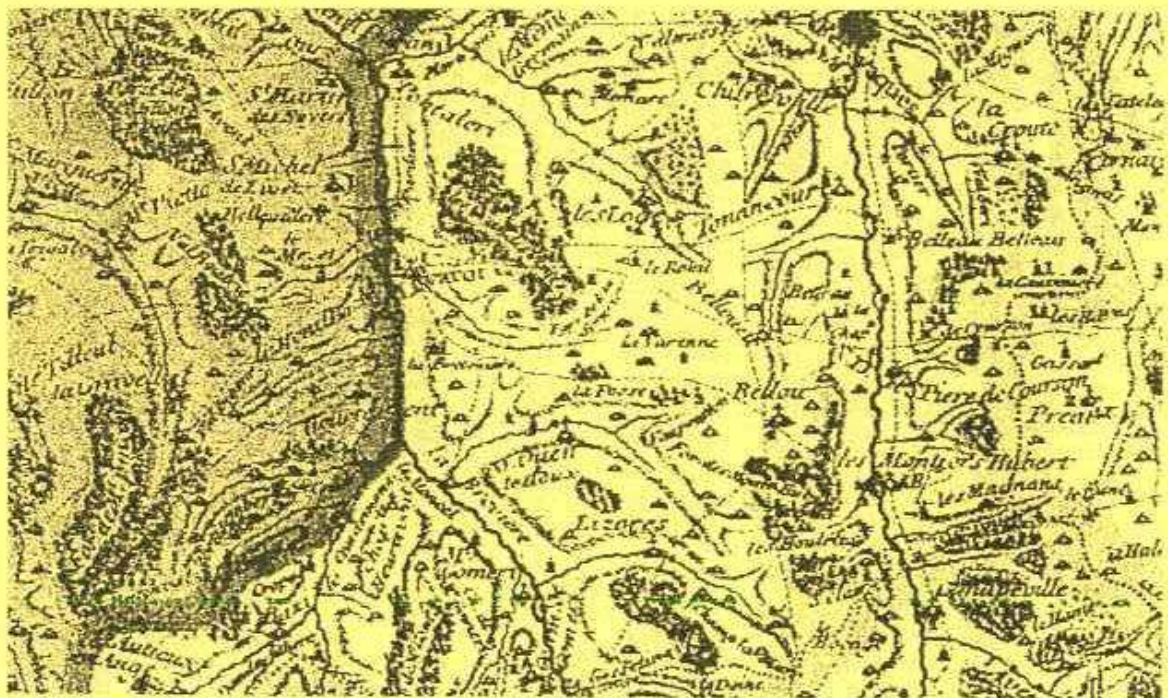
Mairie – place Georges Bisson

14140 LIVAROT



Bulletin n° 2

2^{ème} semestre 1999



Prix : 15 francs

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret d'application du 16 août 1901
Déclaration du 30/09/1998, enregistrée sous le numéro 304 727

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANTON DE LIVAROT

Revue semestrielle publiée par l'Association

Novembre 1999 – N° 2

Sommaire

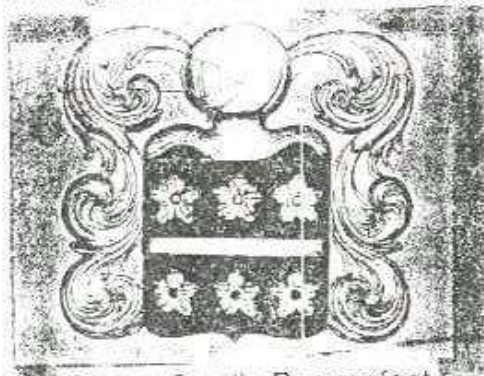
Yves Deschamps <i>A Saint-Michel-de-Livet – Le manoir de Carel</i>	page 3
Michel Deleu <i>Inauguration d'une stèle à La Brévière en mémoire de la Résistance</i>	page 6
Claude Lechopier <i>Le Docteur Hautechaud : Héraut de la Résistance</i>	page 11
Christian Liégard <i>Georgette Frémont, résistante du maquis Surcouf</i>	page 21
Michel Deleu <i>Georgette Frémont marraine d'un char nommé « Livarot »</i>	page 22
Dominique Fournier <i>Les noms des communes et paroisses du canton de Livarot (extrait du bulletin <u>Histoires et Traditions Populaires</u> du Foyer rural du Billot de mars 1994)</i>	page 24
La rivière « La Vie »	page 27

LE MANOIR DE CAREL A SAINT-MICHEL-DE-LIVET

Ce manoir, comme le précise Monsieur Jack Maneuvrier, curieusement ignoré par les auteurs d'ouvrages récents sur l'architecture à pans de bois du Pays d'Auge, a été construit au XV^e siècle et son intérêt n'avait pas échappé à notre illustre prédécesseur Charles Vasseur qui écrivait le 15 septembre 1869 (1) « *Vu deux manoirs en bois de la famille Bonnenfant, l'un du XV^e siècle, à date certaine, nommé Carel, aux deux tiers modernisés, l'autre tiers semblable à la grande maison qui fait l'angle de la rue de la Paix et de la Grande Rue. L'autre bâti par un puîné de la même famille après partage de la fin du XV^e siècle, moins nerveux, plus plat, plus régulier, les sablières simplement biseautées pour être, peut-être, ornées de peintures.* »

Monsieur Yves Deschamps, propriétaire du manoir, en a fait l'historique (2) : *Le manoir de Carel se trouve sur l'ancien fief de Carel. Il fut construit au XV^e siècle, peu après la guerre de Cent Ans, entre 1460 et 1480. D'après les notes manuscrites du Vicomte de Neuville rédigées vers 1860, on retrouve la trace du nom de Carel en 1342 lors d'un mariage, célèbre le mardi avant Saint-Pierre, entre Guillaume Carel, écuyer, seigneur de Mecury et Touques et Léonor Bouquetot, sœur du seigneur du Breuil. Le blason des Carel était « d'hermines à trois carreaux de gueules ».*

Jean Rioult, archer dans les troupes françaises placées sous les ordres de Guillaume de Mesle, sieur de Messet, capitaine général des hailliages de Caen et Cotentin, en 1365, devint possesseur de la terre de Val-Herboult à Livarot dans la mouvance des seigneuries d'Quilly, de Neuville, de Livarot, de la Pipardière. Il épousa une fille de Guillaume Carel et mourut avant 1402, laissant plusieurs fils et au moins deux filles. Il est possible que son fils, Jean Rioult, demeurant à Saint-Michel-de-Livet, propriétaire de plusieurs pièces de terre, soit à l'origine de la construction du manoir.



Blason famille Bonnenfant

Dans la Statistique monumentale, A.de Caumont écrit : Le fief de Carel paraît être échu vers 1620 à Philippe de Neuville, l'un des fils de Gabriel de Neuville, seigneur du Mesnil-Bacley. Anne de Neuville, fille aînée de Philippe, ayant épousé en 1645 Georges de Bonnenfant, lui apporta le fief de Carel et fut la souche d'une branche de la famille Bonnenfant qui a résidé plus d'un siècle à Saint-Michel-de-Livet, ou son écusson « de gueules à la fasce d'argent accompagnée de six roses d'or » décore les boiseries d'un autel latéral dans l'église paroissiale.

Le 3 juillet 1715, dispense de parenté du quatrième degré pour le mariage entre Constantin Bonnenfant, écuyer, demeurant à Saint-Michel-de-Livet, fils de Henry de Bonnenfant, écuyer, sieur de Carel et de noble dame Bonne de Vanmesle, demeurant à Saint-Michel-de-Livet, d'une part, et damoiselle Anne Samin, fille de feu Robert Samin, sieur de la Saminière et de Marie Noël de la paroisse du Mesnil-Bacley.

Le 11 septembre 1764, dispense de bans pour le mariage entre Messire Guy Louis Constantin Bonnenfant, esc. seigneur de Carel, Saint-Michel-de-Livet, Mesnil-Bacley, Montviette et Saint-Georges-en-Auge, fils de Messire Constantin de Bonnenfant écuyer, sieur de Cheffreville et de noble dame Anne Samin, demeurant ci-devant à Saint-Michel-de-Livet et depuis peu en la paroisse de Vimoutiers, d'une part, et damoiselle Louise Emilie Magdelaine Le Bouteiller, fille de feu Charles Le Bouteiller, écuyer, sieur de la Varennes et de dame Marie Esther Mignot, La dite damoiselle demeurant à Vimoutiers depuis 4 ans au couvent dudit lieu et ses parents à Paris paroisse saint Roch, rue saint Honoré.

Le sieur de Bonnenfant signe Bonnenfant Carel (3).

En l'17^{me} Monsieur Gossery, seigneur de Fivaroit, était propriétaire du chef de Carel. Le manoir a successivement appartenu à :

Monsieur Jean Duchesne en 1842.

Monsieur Henri Bardel, domicilié à Mesnil-Durand, de 1842 à 1864.

Monsieur François Martine, époux Bardel, de 1864 à 1882.

Le manoir était sans doute inhabité depuis cette date, en tout cas d'une façon certaine, d'après le maire de la commune, Monsieur Fromage, depuis la guerre 1914-1918. Nous avons acquis cette propriété en 1979.

Description

Le manoir de Carel présente un exemple remarquable de l'architecture lexovienne de la fin du XV^e siècle.

L'étage est porté par une sablière en encorbellement simple et les appuis des anciennes fenêtres sont supportés par de belles croix de Saint-André.

La mare, en longueur, semble d'après Monsieur Lescroart, être un reste d'anciennes douves appartenant peut-être à une construction plus ancienne.

À l'intérieur, les dimensions des sommiers sont exceptionnelles (50 cm x 50 cm). La cheminée du rez-de-chaussée est gothique et l'escalier XVIII^e siècle, qui dessert l'étage, a très certainement remplacé un escalier en colimaçon primitif qui était enfermé dans une cage d'escalier en plis de serviette qui semble être la seule boisserie comme de ce type encore en place.

La vaste salle de l'étage était la résidence du seigneur. Une très belle cheminée de la même époque que celle du rez-de-chaussée chauffait la pièce et nous en avons retrouvé la broche et le tournebrosse.

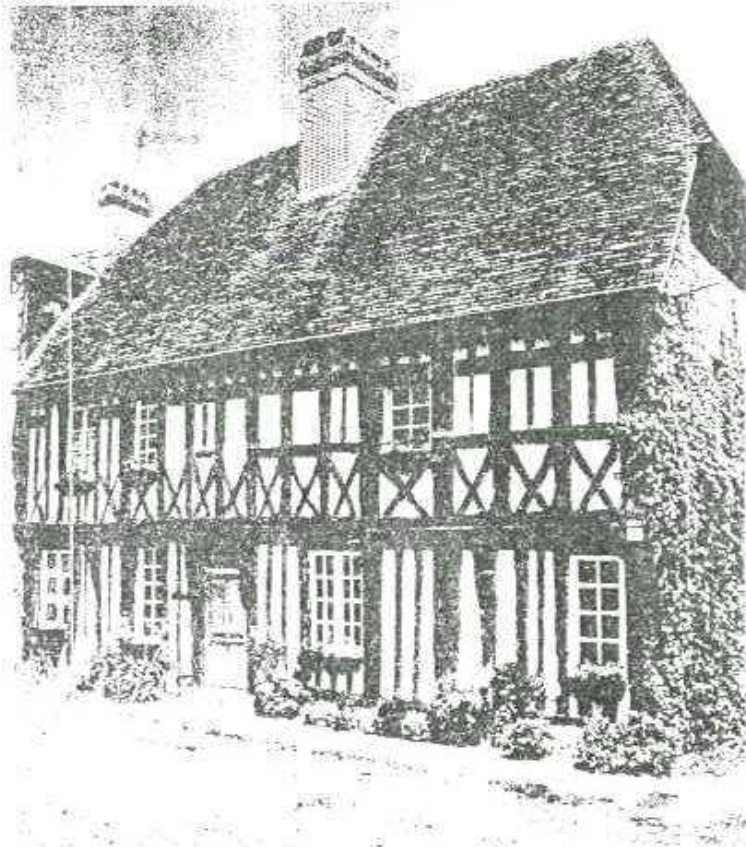
Yves Deschamps

1- VASSEUR (C) « Notes manuscrites, Saint-Michel-de-Livoy » Archives Société Historique Lisieux

2- DESCHAMPS (Y) « Le manoir de Carel » HTP n°19 septembre 1987

3- PIEL (IV) Reg XXIX, 286

Texte général paru dans la Revue du Pays d'Ange d'août 1996



Manoir de Carel

RESISTANCE

Pendant la dernière guerre mondiale de 1939 - 1945 beaucoup de personnes ne supportèrent pas la défaite et surtout que notre pays soit occupé par une puissance étrangère, et beaucoup résistèrent aux envahisseurs.

Dans les pages qui vont suivre vous pourrez lire des hommages et des témoignages à ces résistants qui restèrent dans l'ombre mais qui agirent souvent au détriment de leur propre vie et de celle de leur famille. C'est grâce à toutes ces personnes que l'honneur de notre pays fut sauvé et retrouvé.

Inauguration d'une stèle à La Brévière en mémoire de la Résistance

Le dimanche 11 juillet 1999, dans la commune de La Brévière (Calvados), a été inaugurée une stèle en l'honneur de Robert et Marie-Thérèse Stalhand résistants exemplaires, ainsi que de leur groupe de combat pendant la guerre 1939-1945, en présence de nombreuses personnalités civiles et militaires. D'anciens combattants français et alliés étaient présents

Monsieur Mac Intosch un des derniers militaires encore en vie, sauvé par Monsieur et Madame Stalhand, fait le récit (simultanément Monsieur de Loynes traduit) de son passage à La Brévière en 1944 :

« Il y a 59 ans maintenant le 18 juin 1940 un soldat français dans un studio de la BBC appela le peuple français à continuer à se battre. Il créa les Forces Françaises Libres hors de France et organisa la Résistance en France. Plus de quatre ans plus tard ses efforts culminèrent alors que le Général Leclerc conduisait la 2^e DB des Forces Françaises Libres à la Libération de Paris et de Gaule devenant une figure clé dans l'histoire du monde.

Nous sommes rassemblés aujourd'hui pour inaugurer un mémorial à Robert Stalhand qui organisa et conduisit le groupe de combat de la Résistance dans ce secteur. Dans cette ferme paisible à La Brévière pendant l'été 1944, en plus de Robert et sa famille il y avait à demeure 3 pilotes de combat alliés, 2 parachutistes anglais, une dizaine ou plus de résistants français et assez d'armes, de munitions, explosifs et de mines pour équiper un régiment.

A cette époque presque tous les véhicules sur les routes dans cette zone étaient des véhicules militaires allemands, d'état-major, des véhicules de transport de troupes avec de lourds convois se déplaçant la nuit pour échapper à l'aviation alliée.

Avant le jour J les ordres adressés aux aviateurs américains étaient d'essayer de s'échapper avec l'assistance des organisations de Résistance. Après le jour J les ordres étaient de rejoindre la Résistance et de continuer le combat, d'où notre présence parmi le groupe Stalhand. Je me rappelle la première mission à laquelle le major Mac Laud et moi-même primes part. Tout notre groupe lourdement armé traverse la campagne et pendant des kilomètres évitant les routes jusqu'à ce que nous atteignions un pont en béton : c'était notre objectif. Mac et moi-même nous avons pris plusieurs hommes et avons dressé des barrages de chaque côté du pont pour protéger Bob (Monsieur Robert Stalhand) et le reste des hommes qui descendirent vers les fondations avec des marteaux-piqueurs pour casser le béton et y insérer des explosifs. Le bruit était si intense que nous étions convaincus que tous les allemands alentour s'étaient réunis autour de nous et que c'était notre première mais aussi notre dernière mission. Les allemands ne sont pas venus, nous sommes partis sains et saufs et les explosifs détonèrent au bon moment.

Dans d'autres nuits d'une même intensité, nous devions couvrir des zones de parachutages quand des envois d'armes étaient prévus afin de permettre des envois alternatifs pour des avions de remplacement. Je me rappelle si bien Big Mac, le commandant Mac Laud de mon groupe, Jeffrey un pilote canadien de Spitfire, Bill et Collin des parachutistes de la 6^{ème} division aéroportée anglaise, des I-11 français Guit, Gaston, Petit Jean, André, René, Bernard et bien sûr Maurice Jouet et Arnel Moura capturés et exécutés par les allemands lors de la mission du 11 juillet 1944.

Après le raid sur la maison des Stalhand et la découverte de l'approvisionnement d'armes, des forces de sécurité allemande supplémentaires furent déplacées vers cette zone et nous étions sur le qui-vive. Big Mac fut déplacé de famille en famille par Madame Beaudet qui gérait la situation des civils évacués de la Résistance.

Pendant que j'étais à maison rouge, je me rappelle avoir regardé avec Georges Crabos d'une fenêtre un B47 sur la route en face pendant qu'en dessous de nous les officiers SS qui habitaient au 1er étage faisaient des commentaires sur les avions. Georges Crabos comprenait un peu l'allemand et m'expliquait leur attitude à l'égard des pilotes des bombardiers et des chasseurs américains.

La responsabilité de sauver les pilotes américains de manière qu'ils puissent à nouveau combattre était une des principales fonctions de la Résistance française. Les troupes américaines avaient plus de 7000 avions engagés et le groupe 178ème en avait 167. En trois missions le 17 juin 1944, 9 sur 10 d'entre eux s'écrasèrent dans cette région, le pire jour de la deuxième guerre mondiale pour notre groupe de combat.

Il y a des centaines d'américains qui comme moi doivent leur vie à l'attention des familles françaises qui ont pris des risques extrêmes pour nous prêter une main secourable. C'est pour cette raison que les noms Renault, Stalhand, de Fumichon, Lecor et Crabos resteront à jamais gravés dans nos mémoires.

Monsieur et Madame Stalhand étaient des citoyens courageux et dévoués. Affronter jour après jour, mois après mois, année après année l'éventualité d'une exécution sommaire et du désastre pour leur famille, demandait un courage et une résistance nerveuse bien au-delà de ceux exigés pour un soldat ou un aviateur.

Quand Roland de Loynes m'écrivit l'année dernière pour me presser de revenir en Normandie, il m'a dit « c'est maintenant ou jamais ». Ceci est également vrai pour le mémorial en l'honneur des Stalhand et des principes qu'ils défendaient. Bob était bon et modeste et je sais qu'il est heureux de cette action et que soit honoré l'acteur principal de ce mémorial Monsieur Charles Leclerc de Hauteclouque le fils de ce grand Maréchal Leclerc. De Gaille et Leclerc étaient les hommes que Bob vénérât le plus.

Nous américains avons la chance car la seule guerre qui se déroula sur notre sol avec beaucoup de morts fut la guerre civile il y a 130 années. Cette guerre est beaucoup plus importante dans la conscience américaine et son histoire que la première ou deuxième guerre mondiale. Mon père était avec le 828 ème escadron en France en 1918, sa guerre comme la mienne était en France. Durant les deux guerres mondiales, les morts américains furent importants pas autant que les français. Ici en Normandie se déroula notre guerre, nos morts sont honorés dans chaque ville ou village. Ici les deux guerres mondiales sont une part vivante de l'héritage et de l'histoire de votre pays comme la guerre civile fut le nôtre pour les mêmes raisons. C'est pourquoi je suis particulièrement fier d'être des vôtres alors qu'on commence à oublier la seconde guerre mondiale.

Cette région était aussi belle il y a 55 ans, les gens y sont gentils et amicaux comme ils l'étaient. Pour ceux qui connaissaient Monsieur et Madame Stalhand c'est une occasion heureuse, car c'était des gens biens qui méritaient ce mémorial. Pour tous ceux qui ne les connaissaient pas c'est une belle occasion alors que vous leur donnez, une grande reconnaissance à eux aussi et à tous les français qui ont servi et sacrifié leur vie pour vivre libre dans une grande nation indépendante.

Monsieur Jacques Vico, Président des déportés du Calvados, complète à son tour le récit de Monsieur Mac Intoch

« Il y a 60 ans éclate en Europe un conflit d'une extrême violence. Deux conceptions du monde s'opposent, d'un côté le nazisme et le fascisme qui développent la haine, le racisme et le mensonge, de l'autre côté les démocraties qui défendent la liberté et le respect du droit de chaque homme. Au cours de ce cataclysme se produit un événement formidable, ce sera la naissance de la Résistance. Monsieur et Madame Stalhand feront partie de cette minorité agissante.

Amis du Pasteur Orange, ils décident dès 1941 de répondre à la demande de leur pasteur en accueillant les premières victimes de la répression nazie.

En 1943 Robert Stalhand est présenté au Docteur Hautechaud de Fervacques et à Henri Bodet d'Orbec, responsables du réseau Buckmaester. En mars 1943 il devient chef du groupe de combat à la Brevière. Jusqu'à la Libération au péril de leur vie, ils accueillent plus d'une soixantaine de personnes recherchées par les nazis, réfractaires au travail obligatoire, résistants, membres de groupes de combat et une vingtaine d'aviateurs alliés abattus dans la région.

Ces hommes et ces femmes sont hébergés, nourris et acheminés vers d'autres maquis ou conduits vers des chaînes d'évasion pour rejoindre l'Angleterre.

Ainsi donc Marie et Robert Stalhand ont pris tous les risques d'abord en protégeant et en sauvant les compatriotes au nom de l'amour qu'ils portaient dans leur cœur, ensuite ils participent à la Libération de la France.

L'action de ces justes a été trop longtemps oubliée. Cette borne rappelle désormais le courage et l'amour des autres de Monsieur et Madame Stalhand.

Le Pasteur protestant Aimé Boufface, résistant déporté, écrivait récemment « la mémoire n'est pas une incantation passée, mais elle porte le passé au présent, pour une tâche d'avenir. Elle est une réflexion à vivre, une responsabilité à assumer, une volonté de s'engager au service des valeurs de l'humanisme, démocratie, justice, paix, promotion des droits de l'homme contre toutes ces déviations porteuses de mort, du racisme, de la xénophobie et des idéologies de la haine ».

Ensuite Monsieur Blin Maire de La Brevière, exprime l'honneur de sa commune d'avoir cette stèle.

« Si nous sommes fiers d'être admis dans l'espace historique de la bataille de Normandie, nous sommes particulièrement émus d'accueillir aujourd'hui les aviateurs alliés venus spécialement de si loin qui ont été témoins des combats qui ont abouti à notre libération.

Quelle récompense que ces 55 ans de fidélité dans le souvenir et la gratitude pour ceux qui ont combattu, donné leur vie, pris bien des risques et porté assistance aux alliés et aux résistants.

La Brevière menait jusqu'à présent la vie simple et laborieuse d'une petite commune rurale, grâce à ceux que nous honorons aujourd'hui, à vous tous ici présents, nous avons conscience de devenir un peu, nous, les habitants, les gardiens d'un très grand passé ».

Pour terminer Monsieur Robert Halley Conseiller Général, rappelle le rôle de la résistance il y a 50 ans

« Le Général Eisenhower a souligné l'importance du concours de la résistance dans le bon déroulement de la bataille. Le rôle ingrat des missions périlleuses de l'aviation alliée ne l'a peut-être pas été assez suffisamment. A la Brevière, en reprenant l'attitude exemplaire de Monsieur et Madame Stalhand, de leurs compagnons de combat, le sacrifice de tant d'aviateurs nous empêchant l'oubli d'effacer le souvenir d'actions spectaculaires restant souvent anonymes pourtant essentielles.

La chaleur avec laquelle vous avez évoqué la mémoire de Bob Stalhand et de ses compagnons et des vôtres aussi touche profondément sa famille et toute notre assistance. L'amitié avec laquelle vous parlez de la France et de ses chefs prouve que les liens tissés entre nos deux pays survivent aux vicissitudes du temps. Nous n'oublierons pas non plus ce que nous devons aux armées britanniques, canadiennes et à leurs chefs.

En inaugurant cette stèle à La Brevière nous voulons rappeler aux passants et aux jeunes d'aujourd'hui qu'il y a cinquante et quelques années, des femmes et des hommes donnèrent le meilleur d'eux-mêmes au risque de leur vie, au service de la plus belle cause qui soit : la liberté »

Après avoir dévoilé la stèle avec Monsieur Robert Halley, Conseiller Général, Madame Eon-Stalhand fille de Robert et Marie-Thérèse Stalhand termine cette cérémonie par ces quelques mots :

« Je vous demanderai de m'excuser car je suis très émue.

Quand, en septembre 1998, Monsieur Marc Intosch me demanda de revoir la ferme de mes parents où il était caché en 1944, nous ne pensions pas soulever le voile sur de durs moments que vécut notre famille.

Nous avions de trois à quatorze ans quand nous nous sommes retrouvés devant le peloton de soldats serrés autour de notre mère refusant, au péril de sa vie et des nôtres, de dire où se trouvait notre père.

Nous voici fils de héros maintenant oubliés et reconnus par les acteurs et les résistants de l'époque grâce à qui cette stèle a été érigée.

Merci à tous qui ont la foi avec le souhait que par-dessus la mêlée passée puisse se construire une Europe de paix ».

(Anecdote concernant Madame Stalhand, racontée par sa fille Madame Eon-Stalhand)

Des allemands étaient à la ferme et dans le chemin, sans méfiance, un groupe de résistants arriva. Madame Stalhand alla au-devant d'eux en criant de loin « il n'y a pas de beurre aujourd'hui » ils comprirent, repartirent et c'est comme ça qu'ils eurent la vie sauve.

Inscription sur la stèle

Ici dans cette commune de LA BREVIÈRE, durant l'occupation allemande et les combats de la libération, de 1941 à 1944, Robert et Marie-Thérèse STALHAND, son épouse ont été des résistants exemplaires.

Dès 1941 en accord avec le Pasteur ORANGÉ, ils accueillirent les premières personnes menacées par les nazis.

En 1943 la Générale GLASSER présente Robert STALHAND au Docteur HAUTECHAUD et à Henri BEAUDET, responsables locaux du réseau « JEAN-MARIE BUCKMASTER ».

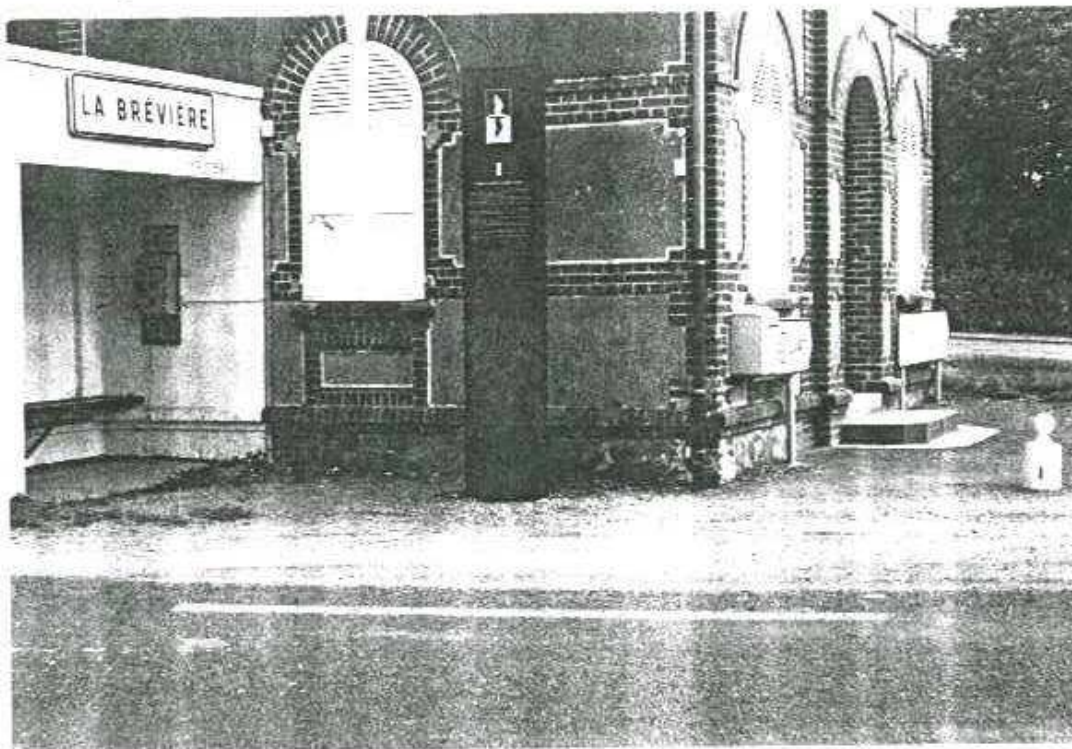
En mars 1943 il devint chef de « Groupe de Combat » à LA BREVIÈRE, à charge pour lui d'en choisir les membres. Jusqu'à la Libération, au péril de leur vie, ils accueillirent près d'une soixantaine de réfractaires au travail obligatoire en Allemagne, hébergèrent près d'une vingtaine d'aviateurs alliés abattus et de parachutistes et les confièrent à des réseaux d'évasion vers l'Angleterre.

Robert STALHAND continua et arma, suite à un parachutage d'armes, un groupe de combat qui mena des opérations de sabotage pendant la Bataille de Normandie.

Deux volontaires, Armel MOURA et Maurice JOUET furent capturés, torturés et exécutés par les nazis, sans avoir parlé, permettant à vingt-trois combattants présents dans la ferme de s'échapper. Le corps d'Armel MOURA ne fut jamais retrouvé.

Cette stèle veut perpétuer les souvenirs du courage, de la présence d'esprit, de la générosité de Robert et Marie-Thérèse STALHAND ainsi que de celles et ceux des Groupes de Combats de la région.

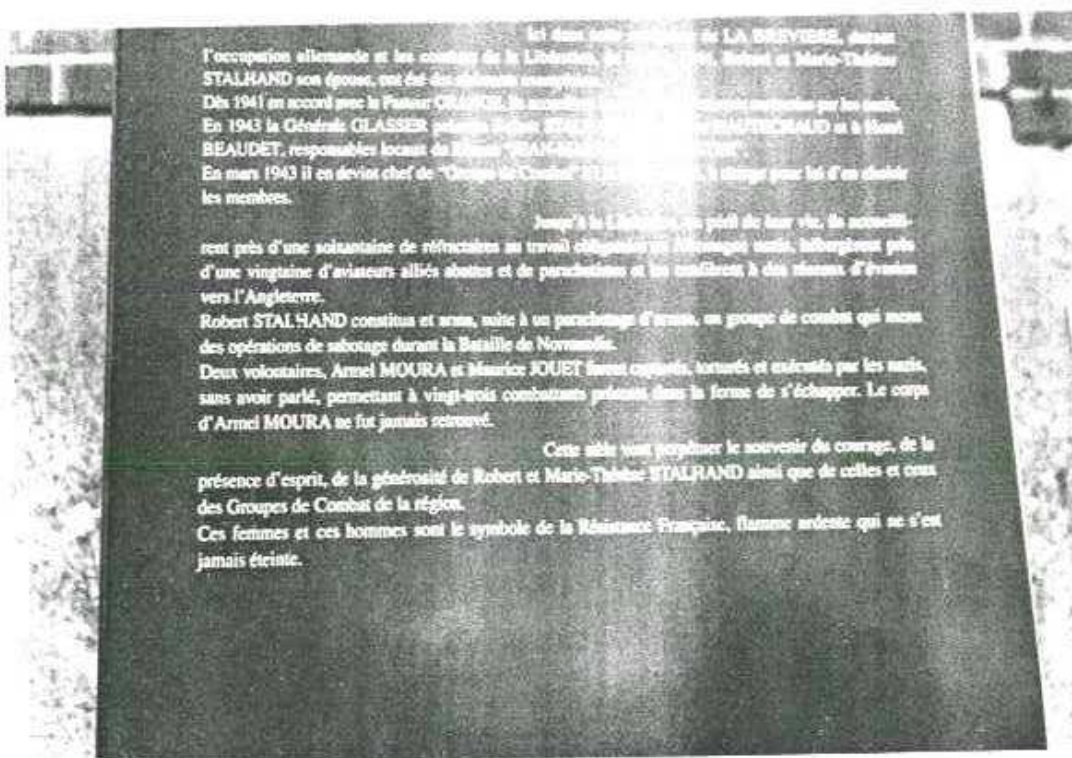
Ces hommes et ces femmes sont le symbole de la Résistance Française, flamme ardente qui ne s'est jamais éteinte.



Mairie de la Brèvière

Enfin les personnes présentes à cette inauguration se rendirent à la ferme de la Prévôtère où habitaient Monsieur et Madame Stalhand pendant la guerre, ce qui permit de se faire une idée où eurent lieu les exploits du groupe de combat de la Résistance.

Propos recueillis par Michel Deleu



Stèle M et Mme Stalhand

Le docteur Hautechaud : héraut de la liberté

Le réseau "Jean-Marie", l'un des premiers réseaux "Action Buckmaster" du S.O.E. (1) auquel appartenait M. Stalhand de La Brévière était dirigé dans le Pays d'Auge par le docteur Paul Hautechaud de Fervaques.

S'il est probable que le docteur Hautechaud ait été contacté dès octobre 1940 par un membre de la Résistance dont l'identité est restée inconnue, le réseau ne fut créé que quelques mois plus tard en janvier 1941. M. Henri Beaudet, agriculteur à Notre-Dame-de-Courson, fut le premier agent du docteur qui établit ensuite un contact au Pin avec Mme Septavaux et son neveu Emmanuel Desgeorges et à Lisieux avec Roland Bloch (agent d'assurances), Melle Bouffay (mercière) et le libraire Delaunay. Ce dernier mit à son tour en relation Emmanuel Desgeorges et le pasteur Orange. C'est par l'intermédiaire du pasteur Orange que M. Stalhand, conseiller presbytéral depuis le début de l'Occupation, accueillit dès 1941 les personnes menacées par le nazisme. Il fut présenté au docteur Hautechaud et à M. Beaudet en 1943. A cette époque le réseau "Jean-Marie" était implanté dans la quasi-totalité du Pays d'Auge.

Le 12 août dernier, lors d'une conférence qui s'est tenue dans la salle des fêtes de Fervaques, la mémoire du docteur Hautechaud, chef du réseau "Jean-Marie", fut honorée par deux de ses camarades de combat. Au cours de cette conférence, MM. Henri Beaudet et Lucien Levillain décrivirent successivement l'action, l'arrestation, la détention, la déportation et la mort du médecin résistant.



De gauche à droite : MM. Lucien Levillain, Henri Beaudet et Patrick Hautechaud, petit-fils du docteur.

En premier lieu, M. Beaudet évoqua la création du réseau, l'activité du docteur, son arrestation et celle de son épouse.

"Contacté par l'Intelligence Service (2) en 1941 pour fournir des renseignements aux alliés, le docteur devint par la suite chef de la Basse-Normandie du réseau "Interallié", lequel avait à sa tête un officier polonais du nom de guerre "Armand". Disposant de l'ausweis, il sillonna avec facilité les routes du littoral et de l'arrière-pays. Il transmettait à ce service les renseignements qu'il pouvait recueillir, rassemblait les aviateurs alliés tombés sur notre sol et les remettait à une filière d'évasion connue de lui. Le

renseignement consistait à connaître l'importance approximative des troupes occupantes, leurs déplacements, les écussons des divers régiments. Les plaques indicatrices donnant les directions devaient être retournées. (...)

Le docteur avait à Lisieux trois agents de renseignement : Melle Bouffay qui servait de boîte aux lettres pour remettre et transmettre les ordres que le docteur recevait de Paris, le pasteur Orange et M. Delaunay, libraire à Lisieux. Ces antennes me furent recommandées par le docteur en cas de séparation ou d'arrestation. Les réunions se tenaient de temps à autre à la maison de la presse de Lisieux tenue par M. Giordano en présence de Kiffer (3) et d'un dénommé Alesch dit "Franklin" qui devait être un agent de l'Intelligence Service (...). En fait d'Intelligence Service, le dénommé Alesch était agent principal de la Gestapo. Par ailleurs, Kiffer avait été retourné par les allemands en 1942 après son arrestation à Cherbourg en 1941. Il réussit à ne pas se faire repérer de notre réseau jusqu'au jour de notre jonction avec un détachement de l'armée anglaise au pont où était le moulin de M. Timmerman sur la commune de Livarot, fin août 1944. Kiffer se présenta à l'officier de ce détachement comme étant le responsable des services anglais en Normandie. L'officier téléphona à son état-major ; celui-ci pria Kiffer de rester à sa disposition. Il se doutait de sa trahison. (...)

Le 17 septembre 1943, à la suite de soins prodigués à l'aviateur dont l'avion s'était écrasé sur la commune de Notre-Dame-de-Courson sur la propriété de M. Pottier, le docteur fut dénoncé par une française qui habitait face à sa maison et qui était en rapport avec les services allemands. Les officiers de la Luftwaffe arrivèrent à son domicile lors de sa consultation médicale à 14H pour l'arrêter. A son départ, voyant les larmes de sa fille, il lui dit : "Un Hautechaud ne pleure pas devant les allemands".

De là, il fut conduit à Caen à la prison où il subit des interrogatoires avec sévices de la part des services de police allemands. Huit jours après son arrestation et toujours en prison, la Gestapo le prenait en main en qualité de chef de réseau. Des tortures physiques lui furent infligées. Attaché à un radiateur bouillant au siège de la Gestapo rue des Jacobins à Caen, ses tortionnaires voulaient le faire parler en lui indiquant que sa femme avait parlé et que ses enfants arrêtés avaient tout raconté. Mais, malgré toutes les tortures qu'il subit, il ne parla jamais. Après toutes ces horreurs, la fameuse traction noire le reconduisit à la Maladrerie (la prison) et dans quel état... Il resta à la prison de Caen jusqu'au 24 janvier 1944 au matin, date du transport à Compiègne. Au passage à Lisieux, le train s'arrêta. Les familles prévenues

par le bouche à oreille purent apercevoir les prisonniers transférés. Ils étaient gardés par des militaires en armes prêts à tirer. Par humanité et le prenant sous son entière responsabilité, le chef de gare de Lisieux retarda le départ du train d'environ dix minutes. Ce fut la dernière et ultime vision (...)

Le 10 août 1944 à 7H du matin, un violent coup de sonnette réveilla la maisonnée. C'était la Gestapo : perquisition (...). Dans la salle à manger la grand-mère, les deux enfants, Nicole et Pierre, étaient gardés par un soldat armé d'une mitrailleuse. Mme Hautechaud, dans le bureau du docteur, était interrogée par le fameux Bernard de la Gestapo de Caen.

"Vers 10H elle revint dans la salle à manger" raconta sa fille Nicole. "Elle nous dit qu'elle était arrêtée et nous embrassa tous avec son courage habituel". Elle partit sans leur montrer



Madame Andrée Hautechaud.

sa grande peine. Son grand fils Maurice était en Afrique du Nord dans les Forces Françaises Libres. Elle laissait Nicole, 16 ans, et Pierre, 13 ans, avec une vieille grand-mère désespérée.

Le samedi 12 août, à 7H du matin, l'un des chefs de la Gestapo revint et leur donna dix minutes pour évacuer la maison, et la journée pour quitter le département.(...) Nicole se rappela que son père avait des amis à Saint-Germain-la-Campagne, la famille Clément. C'est là qu'ils furent recueillis jusqu'à la Libération. (...) Mme Andrée Hautechaud n'est jamais revenue. Nul n'a pu dire où les allemands l'avaient emmenée. De ses camarades de captivité, Mme Beudet et M.Poisson, les corps ont été retrouvés dans les bois du Billot. Du sien aucune trace malgré les nombreuses recherches effectuées après la Libération."

M.Levillain, engagé en 1942 dans la Résistance à Trouville, retraça ensuite sa rencontre avec le docteur et décrit comment le destin les réunit dans une cellule de la Maladrerie de Caen puis dans un block à Buchenwald. L'évocation de la forte amitié qui les lia tranche singulièrement sur la description de leurs terribles conditions de vie dans la prison et le camp de concentration.

"Le docteur Hautechaud était un inconnu pour moi lorsque j'ai été arrêté le 10 septembre 1943.(...) Nous nous sommes rencontrés au troisième étage de la Maladrerie sur le palier droit. Je revenais d'un interrogatoire et lui y allait. Nos regards se sont croisés et lui a su qui j'étais et moi j'ai su qui il était parce que nous avions un point commun au départ : sur la porte de nos cellules figurait une étiquette spéciale. Elle était soulignée en rouge et marquée : terroriste et otage.(...) Nous allons être ensuite environ un mois et demi sans nous voir.

Le 13 novembre 1943, six camarades sont fusillés. Un jour, je sors de ma cellule,"le nez au mur". Un peu plus loin, le docteur sort aussi. On nous fait descendre les trois étages. Arrivés en bas on nous menotte, et là, on retrouve toute notre équipe de Trouville et Lisieux. Dix-sept hommes et une femme : Melle Bouffay. On était tous menottés et enchaînés les uns aux autres et on s'en va à la Gestapo. J'étais attaché avec le docteur Hautechaud. C'était le dernier interrogatoire qu'on allait avoir avec la Gestapo et on nous faisait signer une feuille reconnaissant tous nos torts, nos méfaits. Personne n'a voulu signer. Le premier qui dut signer fut un camarade de Trouville, René Mathéos. Il est revenu la tête en sang et il nous a dit : "Les gars, il faut signer". On a tous signé. C'était notre arrêt de mort mais il fallait signer sans quoi on aurait été massacrés. Nous sommes rentrés en cellule.

Le 9 décembre, deux camarades furent fusillés. On attendait, on vivait dans l'angoisse perpétuelle.

En décembre 43, il y a eu énormément d'arrestations dans le Calvados (4), et à la prison de Caen, il n'y avait plus assez de place. On me sort de ma cellule et on me met chez le docteur Hautechaud. On se revoit pour la troisième fois mais il y a toujours méfiance. Le docteur dira à sa femme et à sa fille : " Il parle, je parle, nous parlons, mais nous savons nous taire". Après deux ou trois jours sans rien dire, ce fut la grande fraternité parce que l'on s'était dévoilés.

Alors commence une vie beaucoup plus agréable. Je vais vous expliquer ce qu'était la maison cellulaire de la Maladrerie. Les cellules faisaient trois mètres sur deux. Nous avons un quart et une gamelle en ferraille, une cuiller et un litre d'eau par jour pour nous laver et boire. On crevait de soif, on crevait de froid parce que nous n'avions pas de chauffage et seulement une couverture et on crevait de faim parce que pendant quatre mois et demi nous n'avons mangé que du trognon de chou midi et soir. De temps en temps, un petit quart de pomme de terre flottait. On avait 250 g de pain et de temps à autre un morceau de fromage 0%. Au bout de deux mois et demi, on a eu quelques colis bienvenus. Le linge était donné une fois par semaine. Dans le linge il y avait de bons colis et de bons sandwiches. Tout dépendait des gardiens. Ils étaient

quatre hommes "gueule d'acier", "la mollasse", "pipo" et "le p'tit père" qui était le meilleur. C'était le seul qui laissait passer le casse-croûte.

Pour rentrer dans la prison de Caen on vous éduque et on vous fait subir des vexations. On vous met "le nez au mur". La Gestapo est derrière. Un geste de un centimètre et ça y est, la tête est sur le mur et l'homme s'écroule. C'est ça, l'arrivée à la prison.

Avec le docteur nous vivons en communauté. Si un casse-croûte est passé, on se le partage. Avec le docteur Hautechaud qui était un petit homme nerveux, il fallait marcher. Et on était comme des écureuils en cage. On allait, on venait. Il disait toujours : "C'est pour la forme". Et on a parlé. Les interrogatoires étaient terminés. De 8H du matin jusqu'à 4H de l'après-midi on doit rester debout ou assis. Le soir, on se couche de très bonne heure. Il faut mettre les stores en goudron pour que la lumière n'apparaisse pas dehors et l'hiver, à l'heure allemande, à 5H du soir il faisait nuit. De 17H à 8H, nous sommes dans la nuit et il y a de quoi ruminer et parler. On dort 2-3H. Quand un allemand rentre dans la cellule il faut se mettre au garde-à-vous. S'il lui plaît il va essuyer les carreaux puis s'essuyer sur vous. On subissait des vexations terribles dans cette prison qui sentait la mort. Il y a eu 88 morts au dernier moment, le 6 juin, ce qui montre l'état d'esprit de la Gestapo qui a été monstrueuse et vengeresse (...)

Là-bas, nous ne sommes allés qu'une seule fois aux douches en quatre mois. Ils ont supprimé la douche parce qu'on pouvait communiquer. Nous sommes allés une fois à la messe. On ne voyait rien, on était enfermés dans de petits cabanons avec de grandes avancées. On voyait l'aumônier mais personne à côté et quand on sortait, on était à trois mètres au moins les uns des autres. Pas moyen de se parler.

Quand on allait se faire raser, une fois par semaine, on descendait aux "quartiers d'orange" dans des courettes qui sont séparées et où ont été fusillés les 88. On nous mettait à deux dedans. J'étais avec le docteur et on tournait en rond en attendant notre tour d'être rasés. On n'avait pas de miroir et quand on revenait, on était obligés de rire. Voyez, même dans la plus grande détresse, on rit. On était coupés à l'allemande : juste une petite tranche de cheveux sur le milieu du crâne et tout le reste était rasé.

Cette vie-là va continuer jusqu'au 24 (janvier 1944). On envoyait des mots clandestins. Avant le 24, déjà, le téléphone arabe avait parlé. Sous nos gamelles, nous avions tout l'alphabet. Les premières dix lettres : un coup sec. Les prochaines dix lettres : deux coups et après on partait 1,2,3,4,5 ... On se passait des messages en prison en tapant sur les tuyaux de chauffage. Dans une cellule en 1943, on avait appris qu'il y avait toujours un clou, un morceau de verre et une pierre à briquet. Au bout de deux ou trois jours, on sait déjà tout ça. Les murs parlent, on ne sait pas comment. On cherche et on trouve le clou, le verre et la pierre. Le clou sert simplement à ouvrir les fenêtres qui sont en verre cathédrale, à travers lesquelles on ne voit rien et qui n'ouvrent qu'avec une clef spéciale. Avec le clou, on peut ouvrir la fenêtre et s'aérer. L'un se met au mouchard pour voir si le gardien passe, et l'autre prend l'air. C'est chacun son tour.

Par le téléphone arabe, nous apprenons que nous allons être transférés. Le lundi 24 au matin, on descend, les portes s'ouvrent et nous nous retrouvons tous en bas. Nous sommes 17 plus Melle Bouffay qui fera le voyage avec nous jusqu'à Compiègne. Chose bizarre, on ne nous enchaîne pas, on ne nous met même pas de menottes et ça nous étonne. Tout est truqué : on le saura par la suite. L'interprète nous dit : "On va vous transférer mais attention : pas de tentative d'évasion". Depuis l'histoire de Trouville (5), nous avons toujours été enchaînés à un poteau, un radiateur, en plus des menottes et là rien. Mais nous avions une belle escorte. Nous sommes 18. Il y a 18 S.S. avec chacun une mitraillette, il y a deux ou trois officiers et deux gendarmes. Nous sommes conduits en camion jusqu'à la gare de Caen. Il y a un couloir tracé à la craie sur le quai. Au centimètre près, le train de Cherbourg s'est arrêté en face du

wagon qui nous était réservé. Nous étions quatre par compartiment. Personne n'osait parler car il y avait des S.S. à côté de nous. A Lisieux, ce fut la cohue. Nos parents avaient été prévenus et toutes les familles de toute notre équipe étaient là. Nous avons réussi à avoir un petit colis. Dans les autres gares, tout était gardé. Arrivés à Paris, nous sommes passés par des couloirs secrets. Puis nous avons été enfermés à la gare du Nord dans une pièce de 10H du matin à 7-8H du soir dans le noir sans boire ni manger. Ensuite nous avons pris le train pour Compiègne. A la gare de Compiègne, nous sommes restés longtemps. Nous avons eu des doutes sur le transfert. On nous a mis dans une salle d'attente. Curieusement, nous n'étions plus gardés que par un S.S. et curieusement, il y avait un panneau devant nos yeux qui était ouvert. On sentait l'air frais arriver. Personne n'a bougé parce que si on bouge ils nous attendent derrière. Tentative d'évasion : on vous tue. Nous avons été emmenés dans la nuit à Compiègne. Nous sommes arrivés dans des charrettes à chevaux et ça rappelait un peu la Révolution.

A Compiègne, ça a été le paradis parce que d'un seul coup on a pu parler, on a pu causer, tous. On a été accueillis dans un baraquement par un officier de marine, Mindren, qui crie : "Y a-t-il des normands ?". "Oui, il y a des normands, c'est nous". Avec le docteur et toute notre équipe, on est allés là-bas. Il y avait le commandant Mindren et un de mes bons camarades qui sera descendu sur la route : Hoffman Adolphe qui était un alsacien, un pur.

A Compiègne, ça a été trois jours de rêve. Une bonne soupe, des appels pas trop longs. On pouvait se promener dans le camp mais c'était un petit moment de répit qui nous était accordé et on ne savait pas ce qu nous attendait. A partir de la maison cellulaire, tout dans la déportation ira crescendo.

Nous arrivons au 26, c'est l'appel général et le lendemain, le 27, on embarque pour un camp. On ne connaît pas encore la destination. Alors, on nous met dans des baraques spéciales à Compiègne. Jusque là, on n'avait pas vu de S.S. D'un seul coup, c'est le réveil à 3H du matin. Et là, on commence à comprendre : une haie de S.S. nous attend à la sortie et nous matraque sans arrêt. Tout le monde tape. On se met par cent, ça va être le défilé. Nous sommes environ 1 800 à partir du camp. Nous sommes par cinq et de chaque côté un S.S., de temps en temps, tape sur les côtes de l'homme qu'il a devant lui. C'est comme ça le départ de Compiègne. Nous arrivons sur les quais et c'est l'embarquement : cent par wagon.

Le voyage, c'est l'apocalypse. Il a été tellement terrible, ce voyage, que ceux qui l'ont fait sont restés marqués à vie.

Le docteur Hautechaud, dans ce voyage infernal, va prendre la direction du wagon. Le docteur et le commandant Mindren vont essayer de faire un peu de discipline. Ils vont tenter toutes les combinaisons possibles pour qu'on puisse s'asseoir mais rien à faire, on restera debout.

J'ai oublié de vous dire qu'à Compiègne, la veille de notre départ, la panique avait été orchestrée par la S.S. qui nous avait dit : "On va tout vous prendre là-bas, alors mettez deux chemises, si vous pouvez, mettez deux paires de chaussettes, mettez deux slips, mettez deux flanelles. Doublez tout." Imaginez les bibendums que nous étions à cent par wagon. C'est terrible, on étouffe. Il y a juste deux petites ouvertures avec un barbelé : c'est tout. Alors le voyage commence et la folie aussi. Tout le monde a soif. (...) Le deuxième jour, certains tombent fous. Et nous, dans notre équipe, on a un de nos camarades, Jean Pion de Deauville, qui est devenu fou. Il ne veut plus se rendre compte de rien. Alors on le garde avec nous. Le docteur me le fait tenir. Un peu plus loin, d'autres tombent fous et les crimes commencent : on les tue. J'ai oublié de vous dire qu'il n'y a qu'une seule tinette pour cent personnes. Et le docteur nous dit : "Le peu d'urine que vous avez, gardez-la, buvez-la." Et nous en sommes réduits le deuxième jour à boire le peu d'urine que nous avons. C'est terrible ; c'est vrai.

Durant le voyage, à Trèves, il s'est passé une chose ignoble orchestrée par la Croix Rouge allemande. On nous a fait sortir de nos wagons. On regardait les

flaques d'eau qui nous semblaient appétissantes mais il y avait les S.S. La Croix Rouge nous a offert une soupe qui était salée au point qu'à la première cuiller on aurait pu vomir. On a tout jeté sans s'occuper des coups qu'on aurait pu recevoir. Pour ceux qui ont mangé cette soupe, la soif a été intenable. (...) J'ai oublié de vous dire qu'entre temps on nous avait déchaussés, qu'il y avait eu des évasions et des fusillés sur le bord, que dans notre wagon on n'a pas pu s'évader parce que certains ne voulaient pas, que dans d'autres wagons des prisonniers se sont évadés. On les a mis complètement nus et nous, on nous a enlevé nos chaussettes et nos chaussures. On était pieds nus.

Nous sommes arrivés à Buchenwald, une montagne de l'Elstergeld à 600 m d'altitude. Il ne fait pas chaud. Il tombait de la neige. Vous arrivez, on ouvre les portes et c'est la mise en scène allemande comme vous avez pu voir dans certains films : les officiers les jambes écartées, les dresseurs de chiens qui tiennent chacun sept ou huit chiens. Tout est là devant vous en ombres chinoises, les projecteurs vous aveuglent à moitié et vous avez une haie de S.S. de chaque côté qui sont là avec les "gummi", les matraques, avec tout. Là, vous êtes sur une autre planète. On ne sait plus où on est. Et arrive l'ordre de sauter. Et quand on saute, alors là, croyez-moi, on déraille. On prend des coups mais, par chance, le docteur, mes copains et moi, on ne reçoit pas le mauvais coup. Les mauvais coups se révéleront le lendemain.

On arrive à la désinfection. Il y a une salle de douches et là on boit, on boit jusqu'à plus soif de l'eau qui est sale. Les bacs sont pleins de saleté. On boit, je ne sais pas, trois, quatre, cinq litres d'eau chacun. On boit sans arrêt. Puis on nous met nus. On nous vole tout. On monte sur des escabeaux et on vous tond : les cheveux, les barbes, les poils ; tout disparaît. Après, on vous met dans un bain qui vous pique les yeux, ça vous brûle de partout et on vous y plonge la tête. Après on s'essuie avec une serviette pour huit ou dix. Puis vous allez faire la grande promenade dans des couloirs. Vous êtes nus ; vous n'avez plus rien. Alors commencent les humiliations. On va vous habiller en clochard (on n'est pas encore habillés en bagnard qui sera une belle tenue par rapport à celle-là). On nous donne des costumes invraisemblables. C'est la cour des miracles. Il y a de tout : du costume de dompteur à n'importe quoi, des habits trop grands et les fameuses claquettes. Il s'agit d'une planche de bois avec un morceau de tissu dessus renforcé sur le coup de pied. C'est très difficile de marcher dans la boue neigeuse avec ; vraiment infernal.

On reçoit tout ça et on va au bloc de quarantaine qui est le bloc de rééducation où l'on va nous faire comprendre qu'on doit obéissance au grand Reich, qu'on doit se plier à ses règles et, pendant à peu près deux heures, nous allons entendre : "peine de mort, peine de mort, peine de mort". Alors, bien sûr, on est abasourdis. On vient de vous laver, vous êtes propres, vous êtes roses, vous êtes jolis et on vous emmène dans des baraquements, d'anciennes écuries. Pas de fenêtres, rien. Une grande porte à l'entrée et une grande porte à la sortie. Vous rentrez là-dedans. Nous sommes 600 à 800. Ce sont des boxes. Nous sommes huit par travée. Les travées ont trois étages et nous sommes 48 par boxes. On ne peut pas s'asseoir, on ne peut que rester allongés. On ne peut pas se mettre côte à côte. On est obligés de se mettre en sardines pour pouvoir se coucher et sur le côté seulement. Quand on est placés, c'est fini, on ne bouge plus. Si un jour vous allez dans un camp quelconque, vous verrez que pour mettre huit personnes côte à côte, c'est très dur.

Le camp de Buchenwald a été inauguré au mois d'août 1937. Vous soulevez la paille, elle n'a pas été changée depuis 1937 et c'est des milliers de vers, vous entendez. (des petits vers comme il y en a dans les fromages), des milliers de puces et des milliers de punaises. On n'a pas le droit de garder nos vêtements. Il faut laisser les claquettes en bas. C'est infernal.

Le lendemain, on fait les comptes. Ils sont terribles. De nombreux gars ont des bras, des jambes cassés. Et c'est là que le docteur va intervenir. Il va se démener partout, il va être à droite, à gauche et il va faire son premier crime

de lèse-majesté vis à vis de la S.S. On va le couvrir et lui va déchirer une couverture et la couper en petites bandes pour soulager les autres. Si on avait été pris, on y passait tous. Le docteur était comme ça, il n'avait pas de retenue, il luttait.

Nous allons apprendre les règlements par un interprète. Des numéros nous ont été attribués. Le docteur a le numéro 44 862 et moi le numéro 44 861. On se suit toujours. Et toute notre petite équipe va rester soudée et on va avoir une première vision du camp le matin. Nous allons nous rendre dans les latrines où c'est une infection, c'est innommable, c'est difficile à expliquer. C'est un bâtiment avec une fosse au milieu, des rondins de chaque côté et on est 200 à 300 à faire nos besoins en même temps. Il y a des dysentériques. Il y a les musulmans qui étaient là avant nous, qui sont déjà à moitié morts, qui vont mourir dans la journée, dont les cadavres restent à côté, comme ça. Et le docteur commence à se dire : "C'est pas possible de voir ça". Et pourtant si. C'est tellement dur les premiers jours, on va voir tellement de crimes se perpétrer devant nous qu'on ne fera plus attention à rien. Vous savez, c'est terrible d'expliquer ça : devenir insensible à tout. (...)

Va alors commencer la série des piqûres. On ne sait pas ce que c'est. On nous met dehors, nus. Et on reste deux heures, trois heures ça dépend, nus, avec nos baluchons et juste nos claquettes. Et on attend pour être piqués. Trois personnes nous piquent. On se met sur trois files. Nous sommes piqués avec d'énormes seringues et c'est toujours la même aiguille pour environ 200 à 250 personnes. Il y en a qui vont mourir dans nos bras.

Le soir, quand il y a l'appel, s'il y a un mort, on est obligés de le prendre et de le tenir avec nous pour qu'il soit compté. Après, on ira le mettre dehors quand il aura été compté. Le matin, la charrette passe et ramasse les cadavres. Là, vous voyez, expliquer les camps de concentration, c'est à faire frémir. Donc, nous avons ces piqûres. On va nous en faire entre six et neuf. Un beau jour, j'ai un bras paralysé ; un autre jour, autre chose. Puis, ça passe.

Après, on va aller à la carrière avec le docteur. On arrive sur la place d'appel où l'on reste deux ou trois heures. C'est le petit matin, il fait nuit et on vous laisse jusqu'à temps qu'il fasse jour et la neige tombe et on est trempés. Quand on sort du camp, il y a un orchestre tout chamarré. Nous passons au pas et l'orchestre nous accompagne. Voyez les paradoxes. Et on part à la carrière. Les premiers jours, on ne voit rien parce qu'il y a trop de neige. Il faut descendre dans la carrière avec les claquettes (ce n'est pas facile), puis prendre une pierre et la choisir vite. Il faut qu'elle soit ni trop lourde ni trop petite car le S.S. qui est en haut avec les chiens vous attend. Je crois que c'est la troisième ou quatrième fois qu'on se rendra vraiment compte de ce qu'est la carrière. Il y a un beau soleil qui nous réchauffe et nous fait du bien. On voit l'immensité de la carrière : c'est titanesque. Vous avez des files de personnes en chenilles qui descendent et d'autres qui montent. Nous, nous remontons des pierres et quand nous les avons remontées, des équipes avec des marteaux font de la petite braisette pour les routes. C'est hallucinant, c'est impensable. On va de nombreuses fois à la carrière et les piqûres continuent. Un jour, le docteur en a assez et me dit : "Lucien, viens avec moi" et on s'en va où on n'aurait pas dû aller. Et on retrouve les enveloppes des vaccins qui portent l'inscription : "périmé depuis 1938". En janvier 1944, février, on nous fait ces vaccins. (...)

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, en quarantaine, on voit très peu de S.S. Ils viennent vous compter le soir et alors, vous devez avoir le regard neutre et vide. Il ne faut pas tomber dans la prunelle du S.S. Si vous tombez dans sa prunelle, c'est fini, vous êtes mort. C'est dur ce que je vous dis, mais c'est vrai. On avait surtout affaire aux kapos et aux policiers de camp qui étaient des brutes immondes.

La quarantaine, en réalité, ne durait que trois semaines à un mois maximum. Si le traitement qu'on subissait pendant trois semaines avait duré trois mois, personne n'aurait survécu ; ce n'était pas possible. (...)

Je vais continuer à décrire la vie au camp. La soupe. Au début, il n'y a qu'une seule gamelle. Elle ne se vide jamais. Si l'un d'entre nous a vomi, on mange quand-même. Je ne sais pas si vous me croirez, je n'en sais rien, mais c'est réel. La quarantaine a été terrible.

Un beau jour, je suis appelé au Central. Nous sommes passés au fichier, tous. On nous a pris en photo, de face, de profil, avec notre numéro : des bandits. On a pris toutes les notes sur nous. Un jour, on demande les spécialistes. Comme ils ont tout ce qui vient de France, ils savent que j'étais mécanicien dans un garage. Je suis appelé et j'aurai une certaine chance, j'irai dans un bon kommando, si on peut dire, à Schönebeck. Je n'étais pas envoyé dans une mine de sel, je n'étais pas envoyé à Dora ni à Ellrich. Le 18 février, je vais être habillé de neuf, je vais partir et je vais quitter mon bon docteur. Je crois que là, il va y avoir une cassure sévère.

Je suis arrivé dans le kommando le 18 février. Je ne sais pas que le docteur va mourir dans trois semaines. (...)

Un jour, un homme arrive, fin mars, je pense. C'était un prisonnier comme moi en transit. Il entre dans mon block et demande :

"-Est-ce qu'il y a un Lucien 44 861 ?"

"-Oui, c'est moi".

"-Je viens de la part du docteur Hautechaud".

Le docteur lui avait demandé de me prévenir qu'il était mort. Et j'apprends ainsi comment le docteur est mort. Je n'avais pas tous les détails qu'un codétenu du docteur donnera à Nicole Hautechaud.

Voilà la fin du docteur. Le docteur, comme je vous l'ai dit, était infernal en ce sens qu'il voulait s'occuper de tout le monde, donner des soins. Dans son block, il ne supportait pas que tout le monde ait des angines. Les séjours nus dans la neige à 600 m d'altitude n'étaient pas de tout repos.

Un jour, le docteur, en rentrant de son travail, quitte sa colonne, ne rentre pas à son block et va à l'infirmerie, ce qui était interdit. Il va voir le chef russe de l'infirmerie qui prend son numéro. Le docteur, le lendemain matin, va avoir la pire des punitions qui existaient à Buchenwald : il va aller en strafkolon. C'était une épreuve terrible qui ne durait jamais plus d'une semaine ; seulement trois, quatre, cinq jours selon la punition. La strafkolon consistait à aller à ce que nous appelions "la piscine" qui était en réalité la fosse d'aisance des 40 000 du camp. C'était immense ; il y avait de tout ; c'était une infection. Le docteur va à



Le docteur Paul Hautechaud.

la corvée. Avec un autre, il a une espèce de chargement qu'il doit remplir. Ils remontent la colline et vont épandre ça dans des jardins de S.S. et dans des champs. Le docteur va se blesser. Lorsqu'ils rentrent de leurs douze heures de voyage entre fosse d'aisance et épandage, tout sèche sur eux. Ils ne se lavent jamais. Ils sont isolés dans un block spécial où ne pénètrent que ceux de la strafkolon. On leur donne très peu d'eau. Quand ils mangent ils ont encore les mains tout imprégnées de ce qu'ils ont manié. Je ne sais pas si vous voyez, c'est difficile. Quand le docteur a fini sa strafkolon, il retourne à son block, ses copains sont à table et il dit : "les copains, je vais mourir". Son jugement était bon. Le lendemain (11 mars 1944), il mourait à table. C'est comme ça que le docteur Hautechaud a fini. Il est mort pour un idéal par le fait de la S.S."

Propos recueillis par Claude Lechopier

1) S.O.E. : Special Operations Executive. Service secret britannique chargé de l'action en Europe ; la section française était dirigée par le Major Buckmaster.

2) Intelligence Service : service britannique de renseignements concernant la politique, la diplomatie, l'économie et l'armée et qui est chargé du contre-espionnage.

3) Kiffer dit "Raoul" ou "Kiki" était sous-agent du réseau "Interallié".

4) "Les responsables du réseau "Jean-Marie" arrêtés en septembre et octobre 1943 sont au nombre de 36. Plusieurs d'entre eux ont été fusillés à Rouen le 13 novembre 1943. (...) Il n'y a plus eu d'arrestations après la vague de 1943. La Gestapo connaissait l'implantation de notre réseau dans le Sud de Lisieux. Kiffer était patron de l'ensemble. Pourquoi n'y a-t-il plus eu d'arrestations ? Parce que pour Trouville-Lisieux toutes les têtes avaient été décapitées, ça leur suffisait. Après les arrestations, on nous a laissé remonter les groupes. Kiffer a été absent jusqu'au mois de mars 1944. D'octobre à mars, il n'a donné aucun signe de vie. Nous savions qu'il venait quand-même faire des réunions à la maison de la presse de Lisieux chez M. Giordano.

Je crois qu'ils nous ont laissé remonter les groupes pour mettre la main dessus dès qu'ils seraient reconstitués. Mais l'avance alliée a été rapide dans notre région et nous n'avons pas été arrêtés."

Précisions apportées par M. Beaudet.

En décembre, les principaux mouvements de Résistance du Calvados sont affectés par de multiples arrestations. Les Allemands capturent le chef de Libération-Nord, des membres de l'OCM (Organisation Civile et Militaire) et du CDLR (Ceux de la Résistance) et presque tous les dirigeants du Front national.

5) Le 4 septembre 1943, les résistants Henri Dobert et René Capron enfouirent une mine allemande sur le chemin emprunté par le restaurateur trouvillais Louis Laplanche, chef cantonal du RNP (Rassemblement National Populaire) en vue d'attenter à la vie de ce collaborateur qui représentait une menace pour leur réseau de résistance. La mine explosa mais le restaurateur ne fut que légèrement blessé. MM. Dobert et Capron furent arrêtés par la police allemande qui omit de les fouiller et de les menotter. Dobert était armé d'un revolver et les deux résistants parvinrent à s'enfuir après avoir tué leur chauffeur. Ils furent de nouveau arrêtés en octobre 1943 à Paris par le S.D. (Sicherheitsdienst : service de sécurité). Condamnés à mort, ils furent fusillés au stand de tir du Madrillet, près de Rouen.

Lucien Levillain fut arrêté le 10 septembre car il était soupçonné de complicité avec les auteurs de l'attentat.

Après l'affaire de Trouville, la police allemande veilla à toujours menotter et enchaîner ses prisonniers.

Sources utilisées :

Il y a 50 ans, le pasteur Orange rentrait de déportation par Gérard Fournier dans le Bulletin des Archives départementales de Caen n°5 1995.

Hommage aux victimes du nazisme dans le Calvados. Mémorial de Caen.

Georgette Frémont, résistante du maquis Surcouf

Conseillère municipale de Livarot, Madame Georgette Frémont est une Livarotaise bien connue. Elle nous conte ses débuts professionnels qui l'amènèrent à travailler pour la Résistance.

En 1942, à l'âge de 14 ans, elle est employée au café de M. et Mme Leblanc à Saint-Etienne-L'Allier. Dans le bar, les clients sont nombreux, trop nombreux à s'attarder après l'heure de fermeture. Rapidement Robert Leblanc informe la jeune fille que ce sont des réfractaires, qu'ils forment un réseau clandestin.

Un surnom : La Miss

C'est le maquis Surcouf qui peu à peu va faire parler de lui « *Ils se cachaient dans les bois, tous les jours nous leur préparions à manger. C'est comme ça que j'ai appris la cuisine* » explique Mme Frémont. Mais son rôle ne s'arrête pas là. Bientôt elle est chargée de porter des messages et devient agent de liaison. « *A Pont Audemer, un jour j'ai été suivie par une estafette allemande, j'ai réussi à les semer dans une ruelle* ». Surnommée La Miss au sein du maquis Surcouf, l'employée du café Leblanc rencontre tous ces combattants de l'ombre : « *Le premier que j'ai vu c'est la Torpille, puis l'abbé Meulan et Fil de fer, Roger le Lorrain et Pot au feu. Tous ces hommes rudes et volontaires, avaient parfois de fichus caractères. Leblanc devait faire preuve d'autorité pour diriger ces gars* ». L'activité du maquis s'intensifie : ponts coupés, sabotages, sauvetages de parachutistes.

Les carottes sont cuites

La gestapo se fait de plus en plus pressante. « *J'ai supporté plusieurs descentes de la gestapo. La question était toujours la même : Où est Leblanc ? Qui est Surcouf ?* ». Le 10 mai 1944, après son mari, Mme Leblanc prend le maquis et c'est Mme Frémont qui assure, seule, la garde de la maison.

« *Un jour, les gendarmes m'ont prévenu d'une descente imminente de la gestapo, Leblanc s'est caché dans le clocher de l'église voisine. Les Allemands ont tout inspecté, le lit était encore chaud mais ils n'ont rien vu* ». Le maquis Surcouf est informé du débarquement allié. A la radio, le message codé « *Les carottes sont cuites* » donne le signal du grand jour « *C'est vrai qu'il y a eu parfois précipitation et affolement. Mais tous ces combattants étaient sur le qui-vive depuis des mois, ils étaient très tendus* ». Non loin de Saint-Etienne-L'Allier, cinq ou six jeunes du village ont attaqué un camion allemand, ils se sont fait tuer. « *En passant devant les corps allongés, j'en ai reconnu un. Longtemps après, son visage m'est resté en mémoire* ».

Le 14 juillet 1944, la jeune fille d'à peine seize ans est interrogée une nouvelle fois. Les Allemands sont très nerveux et c'est de justesse qu'elle échappe à l'arrestation. La Libération est accueillie avec un immense soulagement. « *Bien sûr qu'il y a eu des excès à la Libération. Mais combien de résistants ont perdu la vie pour une petite phrase de trop, prononcée devant des personnes considérées comme des amies* ». On apprendra peu après que les quatre gendarmes qui informaient le maquis ont été fusillés par les Allemands.

La vie reprend ses droits et Mme Frémont trouve un emploi dans un autre café. « *En songeant à tout ce que j'ai vécu, c'est après que j'ai eu peur !* ».

Il y a quelques années, Raymond Ruffin a écrit un livre qui raconte en partie l'épopée du maquis Surcouf (*Les lucioles de ma nuit*), il figure en bonne place dans la bibliothèque de Mme Frémont. Après la guerre, Robert Leblanc, lui qui avait frôlé la mort si souvent, s'est tué au volant de sa voiture. « *La Torpille* » est décédé.



Madame Georgette Frémont

Depuis bien longtemps, la Miss Livarotaise depuis 1953, n'assiste plus à Saint-Etienne-L'Allier aux commémorations du souvenir.

Mais elle n'a rien oublié des années de sa jeunesse, de son histoire extraordinaire qui a fait sûrement d'elle l'une des plus jeunes résistantes de France.

Mme Georgette Frémont est titulaire de la médaille des FFI et de la médaille des combattants volontaires.

Christian Liegard

Madame Georgette Frémont marraine d'un « char » nommé « Livarot »

Ceci se passait en mai 1985. A l'époque le Colonel Joël Coignard (de Sainte-Marguerite-des-Loges) commandant du 19^{ème} groupe de chasseurs stationné à Wilingen (Allemagne) avait invité le maire de Livarot Jean-Pierre Lacagne et une délégation de personnalités livarotaises à se rendre en Forêt Noire pour assister au baptême d'un V.A.B (Véhicule de l'Avant Blindé) et qui devait recevoir le nom de « Livarot ».

Le samedi matin à l'occasion d'une journée portes ouvertes : prise d'armes (1200 soldats), remise de décorations, présentation du véhicule et des Livarotais, Madame Frémont marraine du « char » l'a baptisé au champagne. « Livarot » est peint en grandes lettres sur le véhicule.



M. Lacagne et la marraine, Mme Frémont, dans le char.

Le colonel Joël Coignard a prononcé une allocution au cours de laquelle il a déclaré « Le baptême d'un engin blindé au nom de « Livarot » a été voulu d'un commun accord entre la municipalité et le 19^{ème} groupe de chasseurs pour de nombreuses raisons. Pour nous au 19^{ème} groupe de chasseurs au sein des Forces Françaises en Allemagne, ce chef-lieu de canton rural du Sud Pays d'Auge en Normandie, en difficile mutation sociale et économique, représente la France profonde, celle que nous aurons à défendre le cas échéant, celle que notre action de tous les jours dissuade l'agresseur potentiel d'attaquer.

Pour les habitants de Livarot, pays où l'armée est peu présente, l'existence d'un blindé au nom de leur ville est la matérialisation de la défense de tout pays. J'ajoute que ce V.A.B. bourré d'électronique et dont la fonction essentielle est de permettre l'exercice de mon commandement marque par son prix l'effort financier réalisé par le pays pour assurer sa défense.

Pour tous, l'exemple historique de Basse-Normandie est à méditer. Il marque l'omniprésence de la menace et la nécessité de pouvoir assurer en tout temps et en tout lieu sa défense.

Voici une région qui avait abordé le second conflit mondial sans avoir connu la guerre sur son territoire depuis les guerres de religion à la fin du 16^{ème} siècle. Et soudain, le 6 juin 1944, un déluge de fer, de feu et de sang s'abattit sur elle.

De telles circonstances ne se reproduiront à l'identique ; mais elles prouvent qu'à tout moment, à tout endroit, la guerre peut frapper. Un tel état de fait impose un outil de défense dissuasif parce que déterminé et efficace.

C'est ce qu'au 19^{ème} groupe de chasseurs nous nous efforçons d'être ».

Ensuite un imposant défilé eut lieu, suivi d'un repas au mess des officiers (il devait y avoir du fromage de Livarot au menu).

L'après-midi, la délégation livarotaise a assisté à différentes démonstrations, avant le retour pour Livarot en passant par la Forêt Noire.

Michel Deleu



Mlle Lefèvre, Duchesse de Normandie, le Colonel Coignard et le Général Commandant la 3^e D.B.

LES NOMS DES COMMUNES ET ANCIENNES PAROISSES
DU CANTON DE LIVAROT (1)

Auquainville (Saint-Aubin-sur-Auquainville)

Auquainville- *Alchenvilla* 1121/1128- *Alchainvilla* 1142- *Achenvilla*, *Alchenivilla* 1125- *Auquenvilla* 1167- *Aukenvilla* 1180- *Aucaivilla* 1195- *Aukainville* 1225- *Acanvilla* 1257- *Auqueinvilla* 1350- *Auquainville* 1753/1785

Saint-Aubin-sur-Auquainville- *Ecclesia S. Albini Super Auqueinvillam* 1350- *St Aubin sur Auquainville* 1753/1785- *Saint Aubin* 1834- *Saint-Aubin-sur-Auquainville* 1883- *Saint-Aubin-d'Auquainville* 1946

Les Autels -Saint-Bazile(Les Autels-en-Auge- Saint-Bazile)

Les Autels-en-Auge- *Altaria* 1024- *Altaria in pago Osimensi* 1025-1026-*Altaria quae sunt in Alge super aquam Lermone* 1063-*Sanctus Georgius de Altaribus* XVIè- *Les Authels en Auge* 1753-1785-*Les Autels village* 1833- *Les Autels-en-Auge*.*Les Authieux-en-Auge* 1883

Saint-Bazile- *Saint Basille sur Monne* 1350- *Ecclesia S. Basilii* 1350- *St Bazile* 1753/1785- *St Bazile village* 1833- *Saint-Bazile* 1946

Bellou (Bellouet)

Bellou- *Berlou* 1186- *Ecclesia Beate Marie de Bellou* 1350-*Bello* 1453- *Bellou* 1753/1785- *Bellou* 1835

Bellouet- *Berloet* 1250- *Au Belloet* 1261/1270- *Berlouet* 1287-*Ecclesia de Bellouet* 1350- *Belloüet* 1753/1785- *Bellouet* 1835

La Brévière- *La Bevrera- Labevrera* 1060/1066- *Briveria* 1216- *Brevera* 1245- *Berreria* 1259-*Bevreria* 1265-*Ecclesia de Bevreria* 1350- *la Brévière* 1753/1785-*La Brévière* 1835-*la Brévière* 1975

La Chapelle-Haute-Grue- *Capella Hate Gru* fin 13è- *Capella Hastegru* 14è- *Chapelle-Hautegru* 1579- *La Chapelle Hte Grue* 1753/1785- *La Chapelle-haute-Grue* 1835

Cheffreville-Tonnencourt

Cheffreville - *Seifrede villa* 1024- *Chifreevilla*, *Siffredivilla*, *Sigefredivilla in Osmeis* 1135- *Seffrevilla* 1155- *Sifreivilla*, *Sifrevilla* 1184- *Sefrevilla* 1215- *Siefreville* 1328- *Chieffrevilla* XVIè- *Cheffreville* 1753/1785

Tonnencourt- *Tornecort* 1184- *Thonnencourt* 1579/1683- *Tonnancourt* 1723- *Tonancourt* 1753/1785- *Tonnencourt* 1834

Fervaques- *Fervaches* 1320- *Favarchiae* 14è- *Farvachiae* XVIè- *Farvaque* 1667- *Fervidae aquae* XVIIIè- *Fervacques* 1753/1785- *Fervaques* 1835

Heurtevent- *Hurtevent* 1121/1128- *Heurtevent* 1134- *Hurtevent* 1204- *Ecclesia de Hultevent* 1247- *Ecclasia de Hurtevent* 1350- *Hurtevent* 15è- *Heurtevent* 1753/1785

Lisores -*Louisourez, Louisourez Vel Luxorias, Luxorias* 1035- *Luisoreis* 1050- *Lisortium* 1250- *Lisoures, Lisores* 1261/1270- *Lysores* 1320- *Ecclesia de Lisoriis* 1350- *Lisoriae, Luisourez* 14è- *Lissorre* 1620- *Lysore* 1723- *Lisores* 1753/1785

Livarot -*Livarou* 1137- *Livarrot* 1155- *Livarrou* 1180- *Livarroth* 1190- *Livarrou* 1198- *Livairon* 1261/1270- *Lyvarrou* 1320- *Livarroul, Livaroh* 14è- *Lyvarot* 1350- *Liverroto* 1350- *Livarrot* 15è- *Liverrotum* 15è- *Liverrot* 1620- *Livarot* 1753/1785- *Livarot* 1835

Le Mesnil-Bacley- *Mesnillum Bachelarii* 12è- *Ecclesia (...) sancti Petri de Maisnillo Pach (...)* 1249- *Mesnillum Beclerii* 1250- *Mesnillum Baccalerii* 16è- *Mesnillum Baccarii* 1575-*Mesnil Baclé* 1723- *Le Menil Bacley* 1753/1785- *Mesnil Bacqueley* 1778- *Mesnil- Baclay* 1833- *le Mesnil- Bacley* 1883

Le Mesnil-Durand- *Mesnillum Durand* 1198- *Ecclesia de Mesnillo Durandi* 1350- *Mesnil Durant* 1730- *le Menil Durand* 1753/1785- *Mesnil-Durand* 1834- *le Mesnil-Durand* 1977

Le Mesnil-Germain- *Mesnillo Germani* 1350- *le Menil Germain* 1753/1785- *le mesnil germain* 1834- *le Mesnil-Germain* 1975,1979

Les Moutiers-Hubert- *Mostiers Hubert* 1155- *Monasteriis Huberti* 1247- *Moutier Hubert, (les) Mostiers Hubert, le Mostier Hubert* 1261/1270- *Monasterio Huberti* 1350- *Moutiers Hubert* 1753/1785- *les Moutiers hubert* 1835- *les Moutiers-Hubert* 1975

Notre-Dame-de-Courson (Saint-Pierre-de-Courson)

Notre-Dame-de-Courson- *Corcon* 1261/1270- *Ecclesia Beate Marie de Courchon* 1350- *Ecclesia de Courchon* 15è- *N.D. de Courson* 1753/1785- *Notre dame de Courson* 1835- *Notre-Dame-de-Courson* 1979

Saint-Pierre-de-Courson- *Ecclesia S. Petri de Courchon* 1350- *S. Petrus de Courchon* 15è- *St Pierre de Courson* 1753/1785- *Eglise St Pierre* 1835- *Saint-Pierre-de-Courson* 1883

Sainte-Foy-de-Montgommery- *Monte Gomeri* 1032/1035- *Sancta Fides de Monte Gomerico* 1244- *Ecclesia Ste Fidis de Monte Goumerici* 1350- *Sanctae Fidei de Monte Gomerico* 14è- *Mont Gommeri* 1753/1785- *Sainte Foy de Montgommery* 1835-*Sainte-Foy-de-Montgommery* 1883

Saint-Germain-de-Montgommery- *Monte Gomeri* 1032/1035- *Sanctus Germanus de Monte Gomeri* 1262- *S. Germani de Monte Gomerici* 1350- *Saint-Germain de Mont Gomeri* 1723- *St Germain de Mont Gommeri* 1753/1785- *St Germain de Montgommery* 1834-*Saint-Germain-de-Montgommery* 1883

Sainte-Marguerite-des-Loges- *Eccl.Sancte Margarete de Logiis* 1350- *Ste Marguerite des Loges* 1753/1785- *Ste Marguente-des-Loges* 1835

Saint- Martin-du-Mesnil-Oury

Le Mesnil-Oury- Maisnille Urselli 1082- Mesnil Oury 14è- Mesnillum Orrici 16è- Ste Trinité du Mesnil Ourri 16è- Mesnil Ouryl 1730- Le Menil Oury dit la Trinité 1753/1785

Saint-Martin-des-Noyers- Sanctus Martinus de Nucibus 16è- St Martin, St Martin des noyers 1715/1724- St Martin des Noyers 1753/1785- Saint-Martin -des- Noyers 1883

Saint-Michel-de-Livet- Sanctus Michael de Bosco 1234- Ecclesia S. Michaelis de Lyveio 1350- St Michel de Livet 1715- Saint-Michel-de-Livet 1834-

Saint-Ouen-le-Houx- Saint Ouein 1261/1270- Parrochia S.Audoeni Lohout 13è- Saint Ouen le Lohout 1320- Ecclesia S.Audoeni le Lohout 1350- S. Audoenus le Lohout 15è- St Ouen le Houx 1753/1785- St Ouen le Houx 1835- Saint-Ouen-le-Hout 1883- St-Ouen-le-Houx 1975

Tortisambert-Ecclesia de Tort-Ysembert 1350- Tortum Ysemberti 16è- Tort Isamberti 1571- Torti Lambert 1716- Sainte-Trinité-du-Tortisambert 1730- Tortizembert 1753/1785- Tortisambert 1833



1- D'après l'article de Dominique FOURNIER paru en mars 1994 dans le Bulletin Trimestriel Histoire et Traditions Populaires du Foyer Rural Le Billot

La rivière « LA VIE »

Tout le monde connaît la rivière « LA VIE » qui traverse le canton de Livarot. Elle prend sa source dans le département de l'Orne et elle se jette dans la rivière « La Dives ». A son sujet beaucoup de définitions ont été dites, comme « Vicia, forme latine » dans un texte de 1269 ; « Vid-ia, la forestière » l'hydronyme d'origine gauloise est assez satisfaisante, car elle irait dans le sens d'une concentration locale d'hydronymes celtiques, etc ..

Mais saviez-vous qu'il y a aussi une rivière « LA VIE » en Vendée ? Vous trouverez ci-dessous une explication concernant cette rivière ainsi que la pour la commune du Poiré-sur-Vie.

La rivière « La Vie » en Vendée

Formes anciennes : Aqua Vocitata Via au XII^{ème} siècle. L'aigue de la Vie et Via au XIII^{ème} siècle

Etymologie : On pourrait suggérer le rattachement de ce lieu à un dérivé « WI-JA », du terme gallo-germanique « WI » qui a fourni les termes bas-saxons « Via : endroit mouillé » et « Vieh : marécage » si l'humidité et l'aspect de ses rives pouvaient suffire à caractériser une rivière. En tout cas, le type hydronymique pré-latin « Vig :humide » se retrouve dans le nom de la Vienne (avec le suffixe gaulois « enna »).

La commune « Le Poiré sur Vie »

En poitevin : Le Poerai

Habitants : Ils sont appelés « Genôts », ce qui est une francisation de leur appellation traditionnelle en poitevin : « Ghenàuds ».

Formes anciennes : De Pereyo, Payretium au XI^{ème} siècle ; de Petreto, Parreio, Perai, Pairé, Sanctus Petrus Super Rocam au XII^{ème} siècle ; Le Peyré au XIII^{ème} siècle ; Le Poyré sur la Roche au XIV^{ème} siècle ; Le Peyré sous la Roche au XV^{ème} siècle. Depuis le 20 janvier 1871 : Le Poiré sur Vie.

Etymologie : Ce terme peut bien sûr désigner un lieu où poussent des poiriers, mais en Poitou, la confusion entre « poirière » et « perrière » (carrière) provient de ce que les noms poitevins de la poire (paere, père), et de la pierre (pàere, père) sont parfois homophones.

Il faut retenir pour le Poiré sur Vie, l'étymologie de lieux pierreux. Le vieux quartier appelé Montperrière, par corruption Montparières, ne peut signifier autre chose que « Mont pierreux », signification d'ailleurs clairement indiquée par la nature même du sol et le site du bourg : un éperon rocheux dominé par l'église.

COURRIER DES LECTEURS

Dans cette rubrique, vous pourrez nous communiquer vos anecdotes ou vos demandes de recherches.

MONTGOMERI, arrondissement de Lisieux

PARTAGE DE MONTGOMERI, TOUT D'UN CÔTÉ ET RIEN DE L'AUTRE.

"La coutume de Normandie donnait presque tout aux aînés : la maison de Montgomery était une des plus illustres de cette province : de là le proverbe." C'est ainsi que s'exprime l'auteur du dictionnaire des proverbes français ; mais on voit qu'il confond les usages particuliers du pays de Caux avec la coutume de Normandie. Le proverbe resterait donc inexpliqué sans ces quelques mots très satisfaisants de M. Louis du Bois :

"Ce proverbe, dit-il, vient de ce que l'église de Sainte-Foi-de-Mont-Gomeri (près de la ville de Vimoutiers) est bâtie à l'extrémité de la paroisse, et qu'en effet tout le territoire de cette commune est d'un côté, et qu'il n'y a presque rien de l'autre."

Dans la vicomté de Pont-Audemer, on a réformé ce proverbe et l'on dit :
ECHANGE DE MONTGOMERI, TOUT D'UN CÔTÉ ET RIEN DE L'AUTRE.

Article extrait de l'ouvrage de M.A.Canel : Les proverbes, sobriquets et dictons de la Normandie (1859) et communiqué par M. Marcel Lechopier.

BULLETIN D'ADHESION - ABONNEMENT

Nom
Prénom
Adresse

Adhésion : 100 francs

Abonnement : 30 francs (2 bulletins) (joindre 10 francs en plus par bulletin pour frais de port)

Adresse : Société Historique du canton de Livarot - maine - 14140 - LIVAROT - Tel. 02 31 63 58 59

